262 TH. DE LA VILLEMARQUÉ

se placent d'être singulièrement émouvant pour l'un comme pour l'autre.

Comme elles n'auraient eu aucune raison d'être prononcées à cette occasion si les deux hommes s'étaient déjà vus en d'autres circonstances, ne devons-nous pas nous ranger à ce que rapporte d'Arbois de Jubainville, qui, par ailleurs u'a jamais fait état de la scène rapportée par Ernault, ni de « preuves » à lui soumises en privé concernant l'authenticité du Barzaz-Breiz? — Un fait est certain : c'est que, si indulgent et si compréhensif qu'il se soit toujours montré envers l'auteur de cet ouvrage, jamais son opinion sur l'ouvrage lui-même n'a subi le moindre ébranlement; et, dans tout ce qu'il a pu écrire par la suite à son sujet, on ne relève pas une seule ligne indiquant qu'à partir de 1879, ou même avant, il ait pris sur ce point le « chemin de Damas » (7).

D'où il s'ensuit que la lettre d'Ernault, qui aurait pu constituer un témoignage des plus utiles, n'est, hélas! qu'une curiosité de plus dans une affaire où les singularités sont si nombreuses.

4

Le même Ernault recevait de son maître, le 28 novembre 1879, un envoi qu'il cita dans une causerie faite à Quimperlé en 1935, et dont le texte fut reproduit dans la revue An Oaled de ladite année (3° trimestre, pp. 365-366). Il doit en être honnêtement tenu compte :

« Vous m'auriez vu (...) tout souriant (...) ces jours-ci », écrivait Hersart. « J'ai retrouvé un regain de jeunesse et d'enthousiasme, grâce à une vieille paysane (...) de votre pays de Tréguier (...). Elle m'a appris une ballade d'un caractère tout nouveau, et chanté une légende très ancienne (...) mais surtout une chanson de rameurs dont l'air et les paroles m'ont électrisé. En entendant cette dernière, vous (...) comprendriez ce que j'éprouvais à l'époque où je commençais à recueillir nos chants populaires (...). Que n'êtes-vous ici pour participer à ma joie l'auand je vous verrai je vous communiquerai mes nouveaux textes : l'abbé Henry en est ravi. Quel peuple poète que ce peuple breton! Mais je ne tenterai plus de traduire des chants intraduisibles...»

On peut retenir de cette lettre que La Villemarqué, dans son âge mûr, continuait de temps à autre à recueillir diverses productions de la muse populaire, et qu'il y a certainement quelque sincérité dans l'évocation de ses anciennes collectes ... Mais pourquoi faut-il que nous ne puissions juger du caractère réel de ses ultimes trouvailles, et apprécier le bien fondé de son enthousiasme?

Si Ernault avait eu communication de ces merveilles, il se serait sans doute empressé de les faire connaître. Son silence porte à croire que La Villemarqué les a conservées dans ses cartons, ou que, en ayant eu communication, le futur « Barz ar Gouet » ne partagea point à leur sujet l'exaltation de son maître ...